

« Intolérance »

Par Michel Juffé

Grande Loge de France, samedi 18 novembre 15 heures

Je tiens à vous remercier vivement pour m'avoir fait l'honneur de m'inviter à parler ici d'un sujet qui me tient particulièrement à cœur : *l'intolérance*, dont une partie de ma famille fut victime il y a plus de 60 ans ; hélas, il n'est que trop certain que nous sommes nombreux dans ce cas, dans l'assemblée ici présente.

Il est légitime de parler de l'intolérance des islamistes et de tous les intégristes, religieux, culturels, philosophiques, politiques, scientifiques ou autres. L'intégrisme est un repli sur soi et une dénégation d'autrui, allant jusqu'à son extrême humiliation ou sa destruction. Mais je ne suis pas compétent sur ce terrain ; j'ai seulement beaucoup lu à ce sujet, notamment sur la destruction des Juifs d'Europe - la *Shoa*. Je suis ici aujourd'hui pour vous parler, en philosophe, de la nécessité de *balayer devant notre propre porte*, donc de l'intolérance en général et de notre intolérance en particulier, en tentant *1° de la décrire*, *2° d'en comprendre les sources* et *3° d'évoquer les moyens d'y remédier*. Vaste programme qu'il est impossible de traiter en 20 minutes et que je vais seulement effleurer, en vous priant de m'excuser pour cette perspective cavalière.

1. Nous sommes tous intolérants ! Ce n'est pas un slogan, mais un constat. Pourquoi ? Parce nous avons déjà du mal à tolérer nos proches ; nous craignons d'être envahis, occupés, tenus en mains, liés, manipulés... Nous cultivons la méfiance, le mépris, la dissimulation. Pour beaucoup d'entre nous « l'homme est un loup pour l'homme ». Et nous ignorons que Hobbes a écrit : « l'homme est un dieu pour l'homme et aussi un loup pour l'homme ». Et encore est-ce une image du loup qui n'a rien à voir avec cet animal, mais c'est une autre histoire. Ou encore, comme Heidegger, nous déformons Sophocle : l'homme est une calamité, alors que Sophocle écrit précisément le contraire : la plus grande merveille de la nature, pour l'homme, c'est l'homme, et cela ne devient une calamité que s'il devient injuste, s'il enfreint les lois de la Cité. Les auteurs tragiques ne disent jamais qu'il y a un

péché originel, une faille en l'homme, mais que par négligence et irrespect des dieux et des lois, l'homme tourne mal, se défait, défaille. Et, puisque Robert Misrahi, empêché, m'a fait l'amitié de proposer à Maurice Lévy de le remplacer, je tiens à citer Spinoza, que nous aimons tous deux plus que tout autre philosophe : « rien n'est plus utile à l'homme que l'homme ». Utile ne veut pas dire « utilisable comme un produit durable ou un rasoir jetable », mais qu'avec la fermeté et la générosité de la conduite nous pouvons mutuellement nous procurer de la joie, augmenter nos capacités d'agir, trouver le bonheur.

Quels sont les symptômes de ce qui nous rend si méfiants, si intolérants et ensuite si méprisants et éventuellement si cruels et si meurtriers ?

*D'abord l'incapacité à toucher et à être touchés par les autres, qui se traduit par un manque de tact, par la vulgarité et la grossièreté des mœurs. Un repli sur soi qui peut être strictement individuel : c'est l'ours qui reste dans sa tanière, grogne et sort les griffes dès que quelqu'un l'approche ; il vaut donc mieux rester à distance ! Mais le repli sur soi est bien plus dangereux lorsqu'il est collectif : nous pouvons le nommer *corporatisme*, dont ce qu'on appelle le communautarisme n'est qu'une forme parmi d'autres, pourtant plus stigmatisée que d'autres. En effet, une manifestation avancée de l'intolérance, c'est de séparer le « bon » corporatisme du « mauvais ». Par exemple, celui des grands corps de l'État est souvent décrié mais envié et comporte une sorte de légitimité : l'élite républicaine par la réussite aux concours. Le corporatisme des communautés dites « ethniques » dans les zones urbaines ou suburbaines est de mauvais aloi : il favorise le repli identitaire, le « communautarisme » - mot devenu injurieux, alors que « communier » est plutôt valorisé et que « communiquer » est une ardente obligation politique, économique, scientifique... Pourtant je crois pouvoir affirmer que ce n'est pas comparable au cholestérol : il n'y a que du mauvais corporatisme. Bien entendu, *tous les corps collectifs cherchent à se protéger pour se développer... de manière durable ; c'est ce que Spinoza, qui parlait plus simplement, appelait « persévérer dans son être »*. La difficulté est que la plupart d'entre nous se livrent à cette protection en opposant « eux », dont nous évitons à tout prix le contact, et « nous », qui nous touchons sans cesse les uns les autres, en faisant bloc ou masse (en croyant que la masse fait la puissance). De plus « nous » sommes pourvus des « vraies valeurs », alors que « eux » sont superstitieux, obscurantisme, voire barbares ou primitifs. Je pense au beau*

texte de Claude Lévi-Strauss à ce sujet : *Race et histoire*, écrit depuis plus de 50 ans et dont nous avons bien des leçons de conduite à tirer quant à la valeur de chaque peuple.

De tels contacts exclusifs, réservés, privilégiés - qui vont de pair avec l'intolérance à tous les autres contacts - ne sont pas très heureux : *si notre proximité ne repose que ou repose essentiellement sur le rejet de tous les autres, cela ne fait que nous isoler du reste du monde ; tous ceux que nous diabolisons, nous nous en privons*. Si, par exemple, les Chinois sont encore pour de nombreux Français le « péril jaune » - et il est vrai que leurs dirigeants bafouent les droits de l'homme, notamment en surexploitant leur main d'œuvre -, nous nous privons de la richesse du contact avec la culture chinoise et c'est bien dommage, surtout pour nous qui sommes 60 millions alors qu'ils sont 1 milliard 300 millions. « L'Afrique noire est mal partie », écrivait René Dumont il y a 40 ans : nous considérons souvent les Noirs africains comme des enfants, de surcroît paresseux et plutôt bêtes. Pourtant ce sont en particulier ces Noirs qui occupent les emplois très durs (éboueurs, ouvriers de chantiers, aide soignante...) dont nous ne voulons plus, nous les Blancs. Et je ne vais pas parler du « péril jeune », car exigerait un long développement, tant le mépris envers la jeunesse est envahissant et tenace ; je veux seulement dire que les graves incidents récents, dont certains criminels, depuis 2005, ont surtout porté, à ma connaissance, à renforcer la prévention par la surveillance et la répression au détriment d'une vraie police, *celle qui apprend à policer ses mœurs, à comprendre qu'on est membre de la polis, de la cité* et que l'on est reconnu comme tel par tous les autres. Il est encore et toujours question de contact et de proximité. Au lieu de tenter de juguler « la violence des jeunes des banlieues et des cités », tentons de considérer ces jeunes comme des citoyens à part entière, par exemple en leur donnant à tous, sans exception, un véritable emploi, de véritables moyens de continuer à s'instruire (avec ou sans diplômes), et une véritable insertion sociale et non une inclusion dans des cités de relégation qui sont des lieux de « concentration » (sans être des camps, puisqu'il n'ont pas de clôtures physiques).

Les gardiens de l'ordre public, disait Platon, doivent être les citoyens les plus éduqués ; j'ajouterais qu'à présent ils devraient être les agents de la puissance publique les plus respectueux de l'intégrité et de la dignité de toute personne et de chaque personne, car

c'est cela l'essentiel de protection des populations, mission première du ministère de l'intérieur et des cultes ; nous en sommes assez loin, même si de plus en plus d'officiers de police sont diplômés à bac +5. *Incidemment, les membres de la police, de la justice, des forces armées, de la santé et de l'éducation devraient, à mon avis, être les corps de fonctionnaires les plus valorisés, les plus recherchés et les mieux payés*, car ils travaillent sur et avec la « matière humaine », ce qui est bien plus exigeant que fabriquer des immeubles, des voies de communication, des objets manufacturés et des systèmes techniques de toute nature – même si toutes ces tâches et ces missions sont indispensables à la qualité d'une vie humaine digne de ce nom.

L'intolérance est l'une des plus graves maladies de notre société ; je ne le dis pas parce que c'est le thème du jour ! Je ne sais plus qui a dit : « la tolérance, il y a des maisons pour ça » ; malheureusement, ce n'est pas le cas ; il n'existe guère de lieux suffisamment hospitaliers et accueillants. La véritable hospitalité, l'accueil des étrangers, des autres, des lointains est trop rare, y compris en France. Pourtant chez nous *la fraternité est inscrite au fronton de la République ! Or, elle est peu répandue dans nos cœurs et par suite dans les politiques publiques* ; elle est remplacée par la solidarité, laquelle consiste à payer son tribut pour que les inégalités de traitement des personnes et les iniquités territoriales diminuent, certes, mais avec peu de contacts, de relations de proximité. Redistribuer de l'argent et des biens matériels est une correction indispensable, mais cela ne remplace ni l'accueil, notamment par les agents du service public concernés, ni les rapports de bon voisinage, devenus trop rares. Dans les immeubles parisiens les voisins se disent « bonjour » et « bonsoir » et cela va rarement plus loin. Pire, c'est parfois en train de devenir ainsi en milieu rural : on passe plus temps à une fausse ouverture sur le monde en restant accroché à la télévision plutôt que d'aller bavarder avec ses voisins.

Je parle trop du contact et du tact, de la proximité, me direz-vous. C'est vrai : *le tact, c'est le toucher, la peau, ce qu'il y a de plus profond en nous* ; notre peau marque nos limites, différencie le soi et l'autre ; plus que nos organes, elle garde la trace des joies et des peines, des louanges et des injures, façonne nos goûts et dégoûts ; le toucher est le sens premier et universel, dont les autres sont des spécialisations : goût et odorat, ouïe et vision. Un

psychanalyste, Didier Anzieu, parlait du « moi-peau » ; c'était, puis-je dire, bien senti. *Car ce qui compte c'est de pouvoir sentir les autres, par tous les sens bien sûr, d'avoir des sentiments pour eux et non de les ignorer. Les sensations et les sentiments sont une seule et même chose.*

Il existe d'autres modes de l'intolérance, de défection envers l'humanité :

- le refus ou l'incapacité de tenir aux autres et d'être tenus par eux, c'est-à-dire de respecter les autres, de « bien se tenir » ; d'être tenu par eux, notamment de tenir ses promesses, ses engagements ; sans cette tenue nous sommes des traîtres en puissance, des délateurs, des lâches
- le refus ou la difficulté de leur porter secours, de les porter tout simplement, comme une mère porte son enfant ; porter, c'est supporter, venir en aide, ne pas se soustraire à « l'assistance à personne en danger », sans choisir à qui on vient en aide ; c'est aussi reconnaître chacun dans son identité : porter un nom, porter témoignage
- la dénégation de l'originalité et de la créativité des autres, voire carrément leur stérilisation, physique ou psychique ; c'est peut-être, plus encore que le rejet (le non-contact), la pire forme d'intolérance, car on tente ainsi de détruire non seulement les personnes mais aussi leur futur, les descendants, leurs œuvres. J'avoue éprouver une plus profonde horreur lorsque la créativité est tuée - par castration, par obligation de stricte conformité sous peine de prison ou de mort, par instrumentation telle que l'on perd son âme, par l'application durable d'une camisole chimique – que lorsqu'une personne est tuée. Tuer la fécondité, c'est produire des « âmes mortes », c'est un crime contre l'humanité, contre le futur de l'humanité.

Je voudrais terminer cette description de l'intolérance en l'abordant sous un autre biais, apparemment moins terrifiant parce qu'insidieux : *la mésestime ou la haine de soi, l'auto intolérance*, engendrée par le devoir d'adhérer à un modèle de corps, à une manière d'être, de style de vie, de mode de penser... Cette conformité est terrifiante, car elle nous éloigne de nous-même ; nous avons peur d'être laids, gros ou maigres, bêtes et méchants... et nous

nous livrons à l'imitation de modèles préfabriqués. L'imitation est bien sûr une nécessité dans l'enfance ; apprendre à marcher, à parler une première langue, à manipuler des objets, c'est d'abord « faire comme les grands. Mais si en grandissant nous continuons à imiter les adultes, nous restons infantiles, par exemple en jouant avec des grosses voitures après avoir joué avec des petites. Comme il est difficile de grandir et de sortir de la protection parentale, de l'insouciance, de l'irresponsabilité. Mais est-il bien vrai que les enfants sont insouciant ? C'est une autre histoire, que je ne peux pas continuer à aborder à présent.

René Girard a écrit plusieurs livres sur la violence mimétique : pour moi, *c'est le mimétisme qui est une violence, faite d'abord à soi-même !* C'est ainsi qu'une jeune « top-modèle » meurt d'amaigrissement, que des femmes jeunes et moins jeunes tentent d'avoir un corps lisse de fille à peine pubère ou pré pubère ou un corps « pulpeux » ou « rond » ou « svelte » et ainsi de suite. N'est-ce point la haine du corps féminin, qu'elle vienne des hommes ou des femmes d'ailleurs, qui conduit à organiser des défilés de mode où des jeunes femmes se changent en « mannequins » et marchent, les yeux vides, comme des poupées mécaniques ? Ce n'est pas seulement chez les Talibans que le corps des femmes doit être entièrement masqué. La *mascarade* des défilés de mode et des modèles publicitaires pour revues « people » ou revues de luxe – sans parler de l'exhibition de bouts de chair dans les innombrables magazines « de charme » – n'est pas moins violente, à ceci près qu'elle n'est pas obligatoire et que personne n'est puni de mort s'il ne s'y plie pas. Et pourtant une jeune femme est morte d'être top-modèle. La religion du « tout séduire », du « tout plaire », pour conduire à « l'orgasme garanti » n'est pas moins maléfique, car c'est une torture pour bien des femmes et un plaisir factice pour bien des hommes. Je pourrais inverser mes propos et parler des modes et contraintes imposées aux hommes, jeunes et vieux. Il est vrai, j'y insiste, que cette imitation grotesque n'est pas obligatoire, elle est seulement portée par de très fortes incitations, qui forment un bain culturel auquel il n'est pas aisé d'échapper, un véritable filet aux mailles très étroites.

Loin de moi l'idée de nier la beauté, l'intelligence, la bonté, la valeur du corps et de l'esprit humain sous toutes ses formes, mais justement il est préférable de l'honorer, de l'admirer et de la chérir sous des formes multiples et variées, sans modèle imposé.

2. Pourquoi sommes-nous intolérants ? C'est très profond et très archaïque. L'embryon dans le ventre de sa mère est en partie accepté, en partie rejeté, car il est constitué pour moitié de l'héritage biologique – génétique et générique - du père et pour moitié par celui de la mère. Le système immunitaire de la mère tend à l'éliminer, parce qu'il menace son intégrité physique. Simultanément, des forces d'acceptation et d'union sont à l'œuvre, sinon aucun enfant ne naîtrait ; or le fait est que la plupart des grossesses vont à leur terme. Ce n'est donc pas la biologie qu'il faut accuser d'être le motif principal de l'intolérance, de l'agressivité et d'autres conduites dommageables. Mais elle nous aide à comprendre que *le rejet de l'étranger est une forme d'auto-immunité, élaborée par un organisme qui se sent menacé, fragile, vulnérable*. Dans un monde « parfait », les gens n'auraient aucune crainte : d'avoir faim, soif, froid et sommeil, d'être attaqué par des animaux et par des humains qui ne les reconnaissent pas comme humains, d'être soumis à des inondations, des incendies, des séismes et autres catastrophes naturelles, à des catastrophes technologiques, c'est-à-dire artificielles (se brûler avec le feu qu'on a allumé, se blesser avec le silex qu'on a taillé...) et surtout pas celles de vieillir et de mourir ; tout cela n'aurait pas lieu. C'est l'Eden, lieu de séjour de l'homme et de la femme immortels, sans appétits, sans désirs, sans manques - un rêve puéril et que nous avons pourtant tous à cœur. Adam et Eve - Dieu merci si je puis dire - sont sortis de l'Eden, une fois pour toute ; y retourner serait un cauchemar, dont les tentatives de réalisation : le peuple tout-puissant, dans le style de Fichte ou Schelling ou « l'homme nouveau », repris de l'apôtre Paul et « recyclé » à des fins de « dépassement de l'homme » par des sectes chrétiennes et par certains marxistes, ont conduit à l'hitlérisme, au fascisme, au stalinisme et à d'autres intégrismes – tous rêves d'un monde parfait, d'où toute imperfection, toute souillure sera chassée.

Il est vrai et sera toujours vrai que nous sommes fragiles. Hannah Arendt parlait de la fragilité de la condition humaine et de la nécessité de l'action, c'est-à-dire de « l'être ensemble », pour y faire face et pour laisser place à la nouveauté, la naissance sans cesse répétée de *nouvelles* générations. Contrairement à cet oiseau de malheur, Heidegger, lequel déclarait que l'angoisse et la dérélition sont l'état de base de l'humanité, ce qui permet d'éliminer tous les « êtres-là » qui ne sont pas aptes à comprendre « l'Être », c'est-à-dire l'État total qui l'incarne.

Nous sommes fragiles, nous devons nous protéger pour survivre et mener une vie heureuse. La question est : nous protéger de qui ? Nous protéger de quoi ? *Si nous vivons dans l'illusion que nous sommes des individus isolés, des atomes sociaux, que nous sommes des îlots dans un océan de vide, alors le lien aux autres est toujours menacé et même menaçant*, car qui nous garanti que nous n'allons pas être trahis, abandonnés, délaissés, manipulés ? Si cela était vrai, oui, ce serait la dérélition – être abandonné de Dieu et des autres. Or ce sentiment d'isolement, *d'esseulement* disait Lévinas, n'est pas natif : nous naissons de l'union, plus ou moins réussie, de deux parents et d'un nombre élevé d'ancêtres. *Mais nous ne la savons pas en naissant, et nous devons le découvrir peu à peu, par l'éducation et la culture*. Si cette éducation nous porte à nous méfier des autres, y compris nos plus proches, comme dans les régimes totalitaires ou à les considérer comme de purs objets d'usage, comme dans les régimes dits libéraux, alors nous restons vraiment seuls, méfiants et prêts à entrer en guerre avec tous, donc intolérants, irritables, soupçonneux, donc destructifs.

Je n'ai fait qu'esquisser l'analyse des motifs de l'intolérance. *Elle n'est ni native, ni fatale, ni prédéterminée. Nous pouvons donc être optimistes, même si le spectacle mis en scène avec une délectation morose par la plupart des médias contemporains est affligeant et donne peu d'espoir*. A ce propos, et je glisse ainsi vers les remèdes à cette intolérance - auto-dépréciative et auto-destructrice, et qui me paraît être l'une des causes profondes de cette énorme vague de dépression et de désespoir, qui donne une des plus intenses couleurs, sombre, à nos sociétés ; encore un point qui mériterait un très grand développement – pourquoi les médias ne parlent-ils que des catastrophes, des violences, des fanatismes et autres terrorismes ? Pourquoi la principale alternative est-elle composée de *séduction infantilissante*, sur tous les plans possibles, bien au-delà du crime de pédophilie, heureusement dénoncé et pourchassé ? Séduction infantilissante qui incite à adhérer à la niaiserie perverse du *Loft*, à la célébrité de pacotille de la *Star Academy*, aux ridicules épreuves de courage et d'endurance de *Fort Boyard*. Vous me direz que les personnes cultivées ne regardent pas cela ; mais elle sont tacitement complices de ce que des illettrés les regardent. Fermer les yeux devant cette médiocrité ou cette abjection, sous prétexte de

liberté d'expression et de satisfaction des demandes (fabriquées) des jeunes ou du « vrai » peuple », c'est de l'irresponsabilité, c'est un délit de fuite.

Ainsi, nombre de médias, d'intellectuels (médiatiques) et d'hommes et femmes politiques ne cessent soit d'agiter un catastrophisme, que certains appellent « éclairé », soit de promouvoir un hédonisme de pacotille, fait d'humiliation plus ou moins consentie ou d'exhibition ridicule ? Cela s'applique aussi à des émissions de télévision dites « d'enquête » ou de « parler vrai », où des animateurs fort bien payés imitent assez mal les pratiques psychologiques, sociologiques ou ethnologiques. Tous ces Cassandre et tous ces Guignols participent, je crois, à ce qu'on pourrait appeler « *le déploiement illimité* » de *l'intolérance*. Un remède est-il possible ?

3. *Le remède à l'intolérance n'est pas difficile à trouver : c'est la fraternité universelle*, la fréquentation des E.T., les rencontres du 3^e type, l'acceptation des X-Men (« la mutation n'est pas une maladie »), non dans la science-fiction ou la politique-fiction mais *dans la réalité, avec tous ceux que nous pouvons côtoyer*. C'est un travail ardu et quotidien, qui contrarie notre propension à l'évitement, au rejet, à la méprise, au dégoût. Je sais bien que je parle en un lieu où le principe majeur est la Fraternité, et j'en suis d'autant plus à l'aise pour développer cette notion.

Fraternité ne veut pas seulement dire que nous sommes tous frères et sœurs, *mais aussi que nous sommes issus d'une même souche humaine, des mêmes ancêtres*. Peu importe que ceux-ci soient nés il y a 6 millions d'années ou quelque cent mille ans (*homo sapiens sapiens*) ou il y a 5767 ans comme le pensent ceux qui suivent la leçon de la Bible - Adam étant non pas le 1^{er} hominidé mais le premier humain, car il distingue bien et mal - ou encore depuis quelque 2000 ans, comme l'affirment les chrétiens, pour lesquels la naissance de Jésus de Nazareth est celle d'une nouvelle humanité ou même avec les tenants de la Révolution française pour lesquels celle-ci a engendré un humanisme véritable, athée et responsable, et que nous sommes donc en l'an 217 d'une nouvelle humanité et d'une nouvelle fraternité.

Si j'ai égrené cette liste, incomplète - occidentale et proche-orientale - sans mentionner d'autres datations et par suite d'autres systèmes de croyances, par exemple chinoises, indiennes, amérindiennes, océaniques..., c'est parce que je crois profondément que *nous*

devons cesser de nous diviser sur les dates et les sources de l'humanisation, autrement dit sur qui sont les « élus », c'est-à-dire les « vrais » humains, respectant les lois divines ou humaines. Être élu c'est être appelé à respecter l'humanité en soi et en les autres, où et quand soient-ils. Être « élu » contre les autres ou plus que les autres, c'est perdre cette « élection », qui ne se gagne qu'avec la preuve constamment administrée de son humanité. L'humanisation est un processus constant, sans fin et sans origine, même si elle a un commencement datable par la paléanthropologie. Aussi, mettons fin à cette forme d'intolérance qui nous fait dire : « la meilleure humanité, c'est la mienne » (juive, chrétienne, musulmane, des Lumières et ainsi de suite...).

Mais il ne suffit pas de proclamer que nous sommes tous les enfants d'une même Nature, d'un même Dieu ou d'un même ancêtre (le culte des ancêtres est la première des religions), *il faut encore mettre en œuvre cette proposition, par des lois, des règles du jeu, des modes d'éducation, la connaissance des autres peuples, le séjour prolongé dans d'autres pays, l'apprentissage de plusieurs langues, un peu de philosophie et d'anthropologie pratiques...* J'interromps cette liste de tâches à accomplir pour que l'humanité se délivre de sa dénégation de soi et des autres et par suite de sa cruauté et des conflits meurtriers. *Accepter cette communauté de tous les humains – le réel humanisme – partager cette fraternité, c'est aussi grandir et aider les autres à grandir.* Sinon nous restons petits, mesquins, bornés et nous nous humilions nous-mêmes. Le remède à l'intolérance, en un seul mot, c'est : GRANDIR ! Et ce n'est jamais acquis ; quelqu'un qui se croit plus grand que les autres, qui contemple sa propre grandeur, commence déjà à devenir petit.

* * * * *

Dernier point que je ne saurais esquiver : *peut-on cependant tolérer l'intolérable ?* Évidemment non, car ce serait y contribuer. Mais évitons soigneusement les jeux de mots malsains : lutter contre l'intolérance, ce n'est pas torturer les intolérants cruels et mettre à mort les intolérants meurtriers, ce n'est pas une intolérance à l'intolérance, c'est œuvrer à en comprendre les motifs, et agir pour les tarir à leurs sources : à savoir, la misère matérielle

et la petitesse spirituelle, *mais plus que tout l'ignorance* – de ce que nous sommes, de ce qu'est la nature, de ce que nous sommes au sein de la nature.

Pour finir, j'aimerais dire : « *osons être généreux* », prenons le risque de partager nos richesses de toute nature, ce ne sera jamais peine perdue, ce sera toujours un bienfait, pour nous et pour l'ensemble de l'humanité.